

Monseigneur Alexandre Devie, évêque de Belley (1823-1852)

En hommage à son regretté Président le Chanoine Charbonnet, le bureau du Bugey a décidé de publier l'étude qu'il avait rédigée sur "Monseigneur Devie".

Il avait procédé à la dactylographie de la plus grande partie. La fin était manuscrite. La transcription n'a pas été aisée et là où nous risquions de transcrire de façon hasardeuse nous avons préféré laisser des "blancs"

Nous sommes convaincus que les lecteurs qui ont aimé ses œuvres apprécieront cette "symphonie inachevée".

Le 23 juillet 1823, la ville de Belley accueillait joyeusement son nouvel évêque, Mgr Devie, dont l'arrivée, annoncée depuis longtemps déjà, avait été retardée par diverses complications, et faillit même être compromise par les prétentions de la ville de Bourg.

En effet, le nouveau diocèse dont l'évêque de Belley recevait la charge n'était plus, comme l'ancien, confiné en Bas Bugey, avec en plus sa partie dauphinoise et savoyarde. Il comprenait tout le département de l'Ain ; et la ville de Bourg, arguant de sa position plus centrale et de son importance administrative, considérait comme normal d'avoir aussi l'évêque. Ce fut une querelle assez vive quoique finalement amusante, où chacun des maires, dans des rapports successifs, faisait valoir les avantages de sa propre ville, et soulignait les désavantages de la ville concurrente (notons qu'à l'époque la disproportion entre les deux villes n'était pas la même que maintenant : Belley avait 4.000 habitants, mais Bourg pas plus de 8.000). Mgr Devie, avant d'arriver, avait tranché la querelle avec sagesse. Il décida de s'établir à Belley, dont il avait officiellement le titre, et où il y avait un évêché en bon état prêt à l'accueillir. Et il accepta de la ville de Bourg le vaste couvent des Augustins (les cloîtres et l'église

de Brou) pour y établir son Grand séminaire avec un logement pour lui-même. C'est donc dans la paix qu'en ce jour de juillet 1823, le nouvel évêque prenait possession de sa cathédrale et de son évêché de Belley, pour faire face à l'immense tâche qui l'attendait.

Il s'appelait Alexandre-Raymond DEVIE, Devie comme l'arbre de vie dessiné sur son blason épiscopal.

On peut penser que la Providence l'avait bien préparé à sa tâche. Originaire de Montélimar, dans le diocèse de Valence, après avoir traversé la Révolution, non sans péril, il avait été, au Concordat, vicaire à Montélimar, puis envoyé comme professeur au Grand séminaire de Viviers, lorsque, en 1813, son évêque de Valence, Mgr Bècherel, le rappela auprès de lui pour en faire son vicaire général nomination qui surprit beaucoup, car Mgr Devie était bien connu pour avoir été prêtre réfractaire à la Révolution, rigoureusement fidèle à Rome, tandis que Mgr Bècherel avait prêté le serment, avait été évêque constitutionnel de la Manche, puis était rentré dans l'ordre avec le Concordat, mais avait gardé des relations suivies avec l'évêque Grégoire l'insoumis, ce qui n'était pas sans inquiéter son entourage. Appeler auprès de lui Mgr Devie, c'était de sa part marquer une évolution, et de fait, peut-être sous l'influence discrète et efficace du nouveau vicaire général, l'ancien constitutionnel ne tarda pas à publier une lettre pastorale, où il disait son rejet de ses anciennes erreurs, et son attachement au Souverain Pontife, ce qui dissipa toutes les équivoques.

Dès 1815 d'ailleurs, le dit évêque mourait, et Mgr Devie était chargé avec trois autres prêtres, de l'administration du diocèse de Valence. Il semble avoir eu la part principale dans l'administration de ce diocèse de Valence, en attendant la nomination du nouvel évêque, qui n'intervint qu'au bout de quatre ans, en 1819. Le nouvel évêque, Mgr de la Tourette, satisfait du travail qu'il avait fait, le garda comme vicaire général. Et c'est peu après qu'il fut désigné comme évêque de Belley.

Nous n'avons de lui que des portraits peu flatteurs, d'un vieil homme au visage osseux et un peu sinistre, au regard voilé derrière des lunettes de fer qui tiennent mal sur son nez. On l'a portraituré quand il était un grand vieillard, et que notamment une maladie d'yeux le handicapait. Au séminaire de Viviers, on m'a communiqué la photo d'un portrait qu'on assure être de Mgr Devie quand il était relativement jeune, et qui le présente tout autrement. Rappelons-nous toutefois que lorsque Mgr Devie commença son ministère parmi nous, il avait 56 ans. Et j'aime bien finalement me représenter Mgr Devie à l'aide de cette médaille dont le dessin est du sculpteur Cabuchet. Bien qu'on ne le voie pas de face, cela me paraît bien représenter l'évêque austère, intelligent et actif qui va créer en quelque sorte le nouveau diocèse.

Il avait, paraît-il, une puissance de travail extraordinaire. Son biographe nous dit que, se contentant de six heures de sommeil, son seul délassement était de passer d'une occupation à une autre. Avec cela une intelligence vive, une manière active et précise de suivre les affaires, et aussi, il faut le dire, un don d'écrivain qui non seulement lui permet de s'expliquer facilement, mais de le faire avec une clarté et un don de persuasion remarquables. Il arrive en juillet 1823. Avant la fin de la même année, toutes les dispositions principales seront prises pour que le nouveau diocèse fonctionne de façon autonome, et s'ouvre vers un avenir prometteur.

D'abord il veut rencontrer ses prêtres. Il les convoque pour septembre, en deux retraites de 150 chaque fois, une au petit Séminaire de Belley - notre collègue Lamartine - dont il vient d'obtenir que la ville le lui confie, l'autre au petit séminaire de Meximieux. Il est aidé pour ces retraites par un de ses amis, un certain M. Rey, prêtre du diocèse de Chambéry, qui devait peu après devenir évêque d'Annecy, lequel avait une éloquence qui nous paraît à nous bien sentimentale - les larmes d'émotion interviennent souvent mais c'était la mode romantique du temps, et les retraites qu'il prêcha contribuèrent beaucoup à réunir les prêtres du nouveau diocèse autour de leur évêque pour une action sacerdotale bien ordonnée. (Ce bon M. Rey n'avait pas toujours les idées très larges : nous avons une lettre de lui, après une visite à l'église de Brou, future chapelle du Séminaire, où il écrit à Mgr Devie : "souhaitons que vous fassiez mettre des caleçons aux petits anges nus des tombeaux de Brou, pour ne pas troubler l'imagination des séminaristes !" Heureusement Mgr Devie n'en fit rien.)

Quoi qu'il en soit l'évêque s'active pour ouvrir, dès l'automne, son Grand Séminaire dans les locaux de Brou qui lui ont été concédés par la ville de Bourg. Pourtant les difficultés pouvaient paraître insurmontables. La maison était vaste, mais les cellules étaient peu nombreuses et pas en très bon état : il fallut en hâte construire les galandages nécessaires et aménager l'ensemble. Plus grave encore, la maison n'était pas vraiment libre. Du fait qu'elle n'était pas occupée, on y avait installé un groupe important de femmes aliénées, dont s'occupaient les Sœurs de St-Joseph, et pour lesquelles aucun autre établissement n'était prévu pour le moment. Qu'à cela ne tienne, on convint de les reléguer dans une partie des vastes cloîtres de Brou, et Mgr Devie décida que le Séminaire commencerait malgré le voisinage des folles, jusqu'à ce qu'on trouve une solution pour celles-ci. Mais il fallait d'abord trouver un corps professoral : Mgr Devie demanda aux sulpiciens de Lyon de lui rétrocéder M. Perrodin, originaire de Marboz, qui était alors l'un des directeurs du Séminaire St-Irénée : il en fit le supérieur de la maison de Brou. Nous

avons de lui un portrait original : sous des dehors froids et austères il cachait une grande richesse d'esprit et de cœur, et il eut une influence profonde dans le diocèse. Avec lui, un autre directeur de St-Irénée, M. Portalier, et deux ou trois prêtres tirés de leur paroisse : le corps professoral était constitué, et les exercices du séminaire commencèrent pour la St-Martin, le 11 novembre 1823. Il y avait 75 séminaristes, 35 qui, originaires de l'Ain, avaient commencé leur séminaire à St-Irénée, et 40 nouveaux. Il y a encore, aux archives du Séminaire de Belley, le grand registre des inscriptions, qui s'ouvre par celles du 11 novembre 1823. Le Grand Séminaire est lancé, les effectifs se maintiendront bien d'année en année : dès 1826, Mgr Devie pourra ordonner en moyenne 20 prêtres par an : il aura bientôt les 600 prêtres dont il a besoin.

En même temps, il s'occupe d'organiser ses petits séminaires, au pluriel : car il en voulait deux, un pour la Bresse, un pour le Bugey. pour la Bresse il y avait le petit séminaire de Meximieux : après les vicissitudes du temps de l'Empire, il avait été reconstitué par l'action vigoureuse de M. Ruivet. A l'arrivée de Mgr Devie, il comptait 300 élèves. mais celui-ci voudrait aussi que le collège de Belley lui soit concédé comme petit séminaire. Vous savez que la maison, après l'éviction, sous l'Empire, des Pères de la foi, était tombée dans le domaine de l'Université. Cela n'allait pas des mieux, et la ville de Belley souhaitait vivement que l'évêque en prenne la responsabilité : elle le lui avait offert avant même qu'il prenne possession de son siège. Mais l'université faisait des difficultés : en principe il ne devait y avoir qu'un petit séminaire par diocèse, il s'en suit une correspondance importante de Mgr Devie avec le grand maître de l'Université. Celui-ci accepte d'abord de céder le collège de Belley à l'évêque si celui-ci y établit une maison mixte, c'est-à-dire non pas où seraient admises des filles - ç'aurait été l'horreur et l'abomination à l'époque - mais où, à côté des élèves ecclésiastiques, seraient admis des jeunes gens venant faire simplement leurs études. Mais Mgr Devie, après avoir accepté, se récusé : il veut être le maître chez lui - c'est un trait de son caractère - et de la formation donnée à ses séminaristes. Et finalement, grâce à la bienveillance de Mgr Frayssinous, qui a été son évêque consécrateur, il obtient gain de cause. La maison de Belley sera officiellement un petit séminaire, et je pense que c'est à ce moment-là qu'on fit placer les belles lettres latines qui couronnent l'entrée de la maison : "Collegium ecclesiasticum". La mairie de Belley obtint d'ailleurs que des élèves externes puissent assister aux cours ; les Pères Maristes, à qui Mgr Devie avait confié le petit séminaire, organisèrent même, de 1834 à 1840, un petit pensionnat, semi-clandestin, destiné aux élèves externes qui ne logeaient pas chez leurs parents. Pratiquement, d'ailleurs, au cours du XIX^e siècle, cette maison est devenue mixte, au sens où nous l'enten-

dions plus haut, et des jeunes gens qui ne pensaient pas à devenir prêtres venaient là pour faire de bonnes études. En tous cas, dès 1823, et moins de quatre mois après son arrivée, Mgr Devie a mis en route ses séminaires qui lui assurent ses cadres ecclésiastiques de demain. Vers le même temps, d'ailleurs, il s'occupe d'avoir des religieuses. Les Sœurs de St-Joseph de Lyon avaient, en 1823, 26 établissements dans l'Ain, qui faisait alors partie du diocèse de Lyon. Mgr Devie, dès son arrivée, négocia avec la supérieure de la Congrégation et avec Mgr de Pins, administrateur du diocèse de Lyon, le regroupement des religieuses existant dans le diocèse en une congrégation de Sœurs de St-Joseph du diocèse de Belley. Dès 1824, une supérieure générale est nommée, la Sœur St-Benoit, celle qui s'occupait des aliénées de Brou ; et le siège de la Congrégation sera d'abord à Brou. Mais très vite l'évêque fera acheter l'ancien local des Dominicains (on disait les Jacobins) avec la magnifique église gothique qu'on fit rapidement reconstruire pour servir de chapelle. Cette Mère St-Benoit fut une supérieure remarquable qui, en vingt ans de supériorat arriva à mettre en place 151 communautés de sœurs ; les vacances affluaient, il est vrai. A la mort de Mgr Devie, il y aura déjà plus de 1.000 religieuses de St-Joseph dans le diocèse, affectées à l'éducation des enfants et des jeunes, à l'intendance des maisons religieuses et aux soins dans les hôpitaux : c'est sous l'épiscopat de Mgr Devie que s'organisent les deux grandes maisons d'aliénés de la Madeleine et de St-Georges, tenues par les Sœurs de St-Joseph. Et il y a dans le même temps bien d'autres religieuses dans le diocèse : Bernardines comme à Belley, Visitandines, non pas à Belley, où les circonstances n'ont pas permis qu'elles reprennent leur beau couvent d'avant la Révolution, mais à Gex, à Montluel, à Bourg ; Sœurs de St-Vincent de Paul, Ursulines, Sœurs de la Croix de Jésus, etc. Parmi les Sœurs de St-Joseph, une d'entre elles a été célèbre dans son humilité : c'était la Mère St-Joseph, supérieure de la communauté de Belley : on dit qu'elle fut favorisée de grâces mystiques, et en particulier d'une guérison miraculeuse au tombeau de St-Anthelme. Elle fut appelée plus tard à fonder des congrégations diocésaines de St-Joseph à Gap et à Bordeaux. Nous parlerons plus loin d'autres fondations religieuses qui ont eu lieu à Belley, notamment les Pères maristes, les Sœurs maristes, les Frères de la Sainte Famille. Mais dès ces premières années de son épiscopat, nous voyons Mgr Devie déployer une activité lucide et vigoureuse pour donner vie à ce nouveau diocèse. Il faut mentionner aussi un autre souci qui fut le sien dès le début, souci normal pour un vrai responsable : connaître son diocèse. Dès 1823 il envoie à tous les prêtres un questionnaire imprimé où étaient demandés toute une série de renseignements population de la paroisse, état de l'église et du

presbytère, moyens de subsistance du clergé, état de la pratique religieuse, usages religieux ou superstitieux, etc. Les réponses furent très nombreuses.

Mgr Devie renouvela d'ailleurs une enquête semblable quelques années plus tard. Mais il importait à l'évêque de se rendre compte sur place et par lui-même de la réalité. C'est pourquoi il entreprit dès son arrivée la série de ses visites pastorales, d'abord dès 1823 à Bourg et à Trévoux, et aussi à Ferney, comme nous le dirons. Et à partir de 1824, il consacra chaque année plusieurs mois à parcourir son diocèse. Ce n'était pas rien, à l'époque, que de partir visiter même les paroisses les plus reculées ; la population rurale était alors beaucoup plus importante que maintenant. Mais les chemins étaient souvent très incommodes, caillouteux ou remplis de boue. Plusieurs fois l'évêque dut terminer son voyage à pied, la voiture ne pouvant plus avancer. Pourtant ce n'était pas une grosse voiture qu'il utilisait. Il avait choisi une modeste calèche, traînée par deux chevaux, dans laquelle, chose notable, il avait fait aménager un petit support de bibliothèque et une tablette où il pouvait écrire, ou tout au moins prendre des notes. Ainsi il perdait le moins de temps possible : ne fallait-il pas largement quatre heures pour aller de Belley à Bourg, avec le temps nécessaire de repos pour les chevaux ? Malgré l'habileté de son cocher - un nommé Marin Pécaud - il lui arriva plusieurs fois des mésaventures dangereuses. Ainsi à la descente de Billieu à Belley, un soir d'avril 1827, les chevaux s'effrayèrent de façon inattendue et prirent la descente au galop, les tournants furent pris de justesse, et on arriva sans avoir rien cassé à la montée vers Belley, où les chevaux se calmèrent, mais on avait eu peur. Une autre fois, la calèche épiscopale est surprise, la nuit, à la Burbanche, par un violent orage, qui mit un arbre en travers de la route : il fallut, avec l'unique lanterne de la voiture, aller chercher du secours au village. En Bresse, à Biziat, c'est la boue qui embourbe la calèche il fallut trouver un char à bancs de paysan pour pouvoir arriver. Malgré tout l'évêque poursuit courageusement sa route. Durant son épiscopat, il parviendra à visiter sept fois l'ensemble de son diocèse, ce qui, à l'époque, représente une performance. Mais il y eut un point de ce diocèse sur lequel il fixa son attention dès son arrivée, ce fut la paroisse de Ferney. Avant même de venir à Belley, il connaissait Ferney par la réputation de Voltaire. Il apprit aussi assez vite que cette petite ville, sise aux portes de Genève, tendait à servir pour les Protestants de poste avancé pour étendre leur influence en pays de Gex. A l'époque, il n'était pas question d'œcuménisme : le protestantisme était considéré comme l'erreur dangereuse dont il fallait préserver les fidèles. Justement les protestants avaient obtenu du gouvernement la permission de bâtir un temple, en plein cœur de la ville. Les catholiques, eux, n'avaient pour toute église que celle que Voltaire, après avoir fait détruire l'église ancienne

qui gênait la perspective qu'on avait de ses terrasses, avait fait construire, pas très grande d'ailleurs, aux portes de son château, et au fronton de laquelle il avait fait inscrire, avec un orgueil ironique : "Deo erexit Voltaire". Cette église était très malcommode, en dehors du village. Dès novembre 1823, Mgr Devie vient à Ferney. Tout de suite il prend les dispositions pour qu'un terrain soit acheté, au centre du pays, et pour que soit construite une belle église, selon le style néo-classique qu'il aime bien (restaurée récemment, cette église est à visiter). Les catholiques reprennent courage. L'évêque, d'ailleurs, ne se contente pas de cela. Pour faire face à la propagande protestante, il faut des croyants instruits. Il fera établir à Ferney une école de Frères instituteurs pour les garçons, et de Sœurs de St-Joseph pour les filles. Bien plus il organisa à Ferney, sous la responsabilité du curé un petit collège secondaire, qui remplit son rôle pendant cinquante ans, avant d'être transféré à Bourg sous le nom de Collège Saint-Pierre.

A l'autre bout du diocèse, il y a une paroisse qui tend à devenir célèbre, c'est celle d'Ars. Mgr Devie n'a pas eu à s'en occuper tout de suite. D'ailleurs ce n'est qu'en 1823, l'année de l'arrivée du nouvel évêque, que l'abbé Jean-Marie Vianney commence à faire parler de lui. En février 1823, quelques mois avant l'arrivée de Mgr Devie, il a eu une grande mission à Trévoux, conduite par les missionnaires de la maison des Chartreux de Lyon. La mission eut du succès, on demanda beaucoup à se confesser ; le curé de Trévoux, M. Pasquier, fit appel à ses confrères du voisinage, et parmi ceux-ci, celui dont le confessionnal fut le plus assiégré fut celui du curé d'Ars, dont la réputation de sainteté, depuis cinq ans qu'il était d'Ars, avait sans doute passé de bouche à oreille. Ce fut au point que son ami Morel, un paroissien de Trévoux qui le logeait, dut plusieurs fois venir le chercher tard le soir à l'église, pour le ramener chez lui tout épuisé. Et c'est après cette mission de Trévoux qu'un certain nombre de personnes prirent l'habitude d'aller à Ars pour se confesser. Et les choses vont aller à s'amplifiant, de sorte qu'après 1830 le curé d'Ars sera rivé de longues heures chaque jour au confessionnal. Mgr Devie, bien sûr, ne tarde pas à recevoir des plaintes. N'est-ce pas choquant de voir des personnes, en principe pieuses, laisser leur paroisse et les dignes prêtres qui en sont chargés pour aller se confesser à un prêtre de campagne qu'on dit ignorant, dont on sait qu'il n'a pas pu suivre les cours de théologie au séminaire ? L'évêque charge le curé de Trévoux de s'informer. Celui-ci se rend à Ars. Bien sûr, dira-t-il, la cure est en désordre, mais M. Vianney est un homme tout donné à Dieu, et son rôle est bien-faisant. Le sévère M. Ruivet, envoyé lui aussi, sera de son avis. Et Mgr Devie, qui a vu lui-même l'abbé Vianney, défendra toujours le curé d'Ars. On dit qu'à un repas d'ecclésiastiques, où l'on soulevait la question de

ce prêtre peu instruit vers lequel allaient les gens, il répondit : "Messieurs, le curé d'Ars est peut-être peu instruit, mais il est éclairé". A la retraite ecclésiastique de 1835, comme M. Vianney, répondant à la convocation collective de l'évêque, arrivait à Brou, Mgr Devie, le voyant, lui dit : "Allez, M. le curé, rentrez à Ars, on a trop besoin de vous là-bas". On peut même penser, du moins selon nos mentalités à nous, qu'il y avait quelque chose d'impitoyable dans la vénération qu'il avait pour le curé d'Ars. A ce pauvre prêtre qui, à plusieurs reprises demandait à son évêque de pouvoir se retirer quelque temps dans la solitude pour prier, il n'a jamais été accordé un jour de répit. D'ailleurs les pénitents qui venaient à lui et ses paroissiens étaient tout aussi cruels : on ne veut pas le perdre un seul jour ! C'est la rançon de la sainteté ! L'aventure de la sainteté, Mgr Devie devait la rencontrer encore dans son diocèse, notamment avec les Pères Maristes, les Sœurs Maristes, et les Frères de la sainte famille. Le transfert d'une bonne partie du diocèse de Lyon dans le diocèse de Belley y avait transféré du même coup quelques saints prêtres qui s'y trouvaient. Ainsi Jean-Marie Vianney à Ars. Ainsi, à Cerdon, deux prêtres originaires de la vallée d'Azergues Pierre et Jean-Claude Colin : peu avant l'arrivée de Mgr Devie, ils avaient été nommés, par l'autorité diocésaine de Lyon, curé et vicaire de la paroisse de Cerdon : Pierre était le curé, Jean-Claude le vicaire, mais c'est Jean-Claude qui fut le mystique fondateur de la société de Marie : je dis mystique, parce qu'il a toujours dit qu'il avait eu, dans sa chambre de la cure de Cerdon, une vision de la Vierge Marie l'invitant à fonder une société de prêtres sous son patronage. En tous cas, au moment où Mgr Devie arrive dans son diocèse, ils ont déjà réuni autour d'eux, à Cerdon, deux ou trois prêtres désireux d'entrer dans leur projet. Il y a même deux jeunes filles de la région de Roanne qui sont venues rejoindre le Père Colin à Cerdon, dont Jeanne-Marie Chavouin dont nous reparlerons. Mgr Devie, avec sa perspicacité spirituelle, voit tout de suite qu'il s'agit de personnes solidement données à Dieu, et sans attendre, avec ce caractère assez autoritaire et possessif qui était le sien - d'ailleurs pour le bien de l'ensemble - il attire à Belley le Père Colin et ses compagnons, et essaie d'en faire une société missionnaire au service du diocèse de Belley. Il les installe au Promenoir dans la maison dite des capucins, leur confie des missions à prêcher dans les paroisses du Bugey, et pour se les attacher davantage leur confie le petit séminaire de Belley. Le Père Colin se prête d'abord à tout cela, mais il avait d'autres vues, et finit par obtenir de Rome l'approbation des règles d'un nouvel institut religieux, les Pères Maristes, tandis que parallèlement s'organise l'institut des Frères maristes avec le Père Champagnat, et au Bon Repos, à Belley, les Sœurs Maristes avec Jeanne-Marie Chavouin, devenue à son tour Mère Saint Joseph. Mgr Devie n'avait pas obtenu ce

qu'il voulait, mais le séjour des Maristes, qui s'est prolongé d'ailleurs d'autre manière, n'avait pas été inutile à Belley, et les Sœurs Maristes ont toujours leur maison parmi nous.

La perspicacité de Mgr Devie fut encore plus remarquable en ce qui concerne le Frère Gabriel Taborin, ce montagnard obstiné qui voulait fonder sa congrégation de Frères dans un style différent des autres, et dont tout le monde se méfiait, à commencer les chanoines de la Cathédrale. Mgr Devie fut, on peut le dire, le seul parmi les autorités civiles ou religieuses, à discerner les qualités profondes de l'entreprise du Frère Gabriel, et, tout en l'avertissant sans ménagement de ses défauts, à lui faire confiance pour sa fondation qui, commencée à Belmont en 1835, s'établit à Belley en 1840. Là encore, l'évêque essaya de garder ces frères comme congrégation diocésaine, mais Gabriel Taborin parvint à obtenir de Rome un statut plus universel.

Mgr Devie était très attentif à l'éducation de la jeunesse. Et, en dehors des petits séminaires de Meximieux et de Belley, il y eut, sous son épiscopat, quatre maisons dispensant l'enseignement secondaire et assurant en même temps une éducation chrétienne : à Ferney, nous l'avons dit, mais aussi à Nantua, à Thoissey, et pendant un temps à Ménestruel près de Poncin. Il y avait monopole de l'université, et il dut y avoir des arrangements avec elle, au moins jusqu'au vote de la loi Falloux en 1849, loi qui, comme on le sait, établissait en France la liberté de l'enseignement secondaire. Deux autres institutions, plus originales, furent très fortement soutenues par lui. D'abord, à Jujurieux, l'usine-internat fondée en 1832 par l'industriel lyonnais Joseph Bonnet, où des jeunes filles de la région, dans un internat tenu par les Sœurs de St-Joseph, avec un aumônier et tout un régime d'éducation, travaillaient à l'usine, accumulant un petit pécule qui leur était remis à la sortie, et qui leur permettait de s'établir. Ce système, qui aux jeunes ouvrières d'aujourd'hui paraît odieux, attentatoire à leur liberté, était à l'époque considéré comme très bienfaisant, et les curés du voisinage se félicitaient de voir venir chez eux des jeunes filles saines, instruites () pour se marier et devenir mères de famille.

L'autre institution originale, ce fut celle de La Saulsaie près de Montluel, quand un propriétaire entreprenant, après avoir construit une sorte de ferme modèle, y adjoignit une école d'agriculture, appelée couramment des Frères des écoles chrétiennes. Mgr Devie soutint cette entreprise qui devait permettre de former des agriculteurs avisés pour la Dombes, capables en particulier d'assécher les étangs - c'est la tâche qui passait à l'époque pour le progrès agricole de la région -. Il voulut joindre à la maison, comme curé du pays, un prêtre plus adapté aux jeunes que le vieux curé de Romanèche, l'abbé Cholet. Ce fut l'occasion d'un triste

conflit : le vieux curé refusant de partir être le principal. Et Mgr Devie, qui ne voulut pas, alla jusqu'à interdire à l'abbé Cholet de dire la messe, et même jusqu'à obtenir des autorités civiles de le chasser de sa cure. Alors, le vieux curé, intraitable, se réfugia dans le clocher de l'église de Romanèche. Cela ne se termina que par de la part de l'évêché, mais il ne réintégra pas sa cure. Cela se passait en 1843. Le scandale et un certain nombre de prêtres en vinrent à murmurer contre l'autoritarisme de Mgr Devie.

Cette pénible affaire, où un certain nombre de prêtres et de laïcs ont eu () de la peine à comprendre la décision autoritaire et dure de l'évêque de Belley, précéda de peu la diffusion dans le diocèse d'une "Biographie de Mgr Devie évêque de Belley, par un Solitaire" qui n'était pas faite pour apaiser les esprits. Le solitaire en question est un certain Hippolyte Barbier, séminariste manqué d'Orléans, qui occupait son temps à publier des opuscules corrosifs sur les évêques de France. Disposant de sources d'information plus ou moins occultes, mais qui ne sont pas toujours mensongères, il s'appliquait à montrer les défauts et les petits côtés d'un certain nombre d'évêques de France. Par rapport à d'autres Mgr Devie est relativement épargné : c'est un grand évêque qu'on n'ose pas directement attaquer. Mais on lui reproche de laisser gouverner son diocèse par son secrétaire, l'abbé Napoléon Guillemin, présenté comme un intrigant dénué de scrupules par lequel l'évêque se laisse dominer. Ce fut un beau scandale qui d'ailleurs par l'excès même des accusations portées provoqua une réaction du clergé, manifestant à Mgr Devie sa confiance et sa fidélité.

Le gouvernement d'un diocèse n'est pas chose facile, surtout quand l'évêque veut gouverner.

Mais Mgr Devie n'était pas seulement un chef et un organisateur. Il faut mentionner son œuvre d'enseignement, qui avait une place primordiale dans son ministère. Il a, bien entendu, enseigné oralement, mais ses sermons ordinaires n'ont pas été édités. Par contre, il publia chaque année pour le carême, ainsi qu'en d'autres circonstances comme le jubilé de 1826 ou la mort des papes Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, des mandements très étudiés qui ont souvent pour objet la défense de la foi et de l'Eglise : il a traité, par exemple, de l'influence de la doctrine de Voltaire qui était très répandue dans le monde cultivé de ce temps. Mais son activité littéraire débordait largement ces publications découlant de sa charge d'évêque.

En premier lieu, il faut mentionner son "Rituel de Belley", qu'il publia en en trois volumes auxquels il ajouta un quatrième.

Le mot "rituel" n'a pas à l'époque exactement le même sens qu'aujourd'hui. De nos jours, le rituel c'est le recueil des rites à observer pour administrer les sacrements

Il y a bien cela dans le Rituel de Mgr Devie, et il est à noter à ce propos que () étant donné que la grande majorité de ses prêtres venaient du diocèse de Lyon, il adopte la liturgie lyonnaise, cette particularité que le diocèse de Lyon avait continué à garder. Mais outre le maintien en la pratique de ce rite, Mgr Devie donne un certain nombre de conseils pratiques sur la manière de donner les sacrements et non sur l'ensemble des devoirs des prêtres.

Ce "Rituel de Belley" connut un grand succès, même en dehors de l'Ain et de la région lyonnaise, comme un manuel pratique de toutes les connaissances et renseignements utiles pour les fonctions du prêtre. Il se fit remarquer aussi parce que Mgr Devie prenait nettement parti pour la théologie morale de saint Alphonse de Liguori, notamment en ce qui concerne l'attitude du confesseur vis-à-vis de ses pénitents. Le rigoureux XVII^e siècle, influencé par le jansénisme, avait introduit peu à peu dans la pratique des confesseurs la rigueur soi-disant nécessaire pour le bien des pénitents. Ainsi, après l'accusation des fautes, on imposait une pénitence plus ou moins sévère - un ou deux jours de jeûne par exemple - et on exigeait, quand elle était accomplie, que le pénitent se présente de nouveau au confessionnal pour recevoir l'absolution. Saint Alphonse, lui, introduit la notion de bienveillance et d'aide apportée au pénitent bien disposé, avec le souci de ne pas le décourager, et l'absolution est donnée aussitôt après l'aveu des fautes, avec une pénitence modérée. Le saint curé d'Ars, qui avait eu un maître de tendance janséniste, M. Balley, sut s'inspirer des directives de son évêque et devenir le grand confesseur plein de bienveillance qu'il a été. Il est vrai que lui faisait pénitence pour les pécheurs.

En dehors de son Rituel, auquel il ajoute en 1836 un quatrième volume contenant toutes sortes de renseignements pratiques notamment sur l'architecture, la construction et l'aménagement des églises - ce qui suppose chez l'auteur, soit dit en passant, une richesse de culture extraordinaire avec des connaissances encyclopédiques - Mgr Devie a publié toute une série d'autres volumes destinés notamment à instruire ses prêtres : Méthode pratique pour faire le catéchisme - Tableau abrégé des devoirs d'un prêtre - Correspondance d'un ancien directeur de séminaire avec un jeune prêtre sur la politesse - etc...

J'ai eu la curiosité de passer quelques veillées à lire, dans une vieille édition, annotée de la main de l'auteur, cette Correspondance sur la politesse. C'était, je l'avoue, un peu pour m'amuser : je pensais y trouver des détails cocasses sur les règles de politesse d'antan. J'y ai trouvé bien autre

chose : un esprit ouvert, bienveillant, et un écrivain agréable à lire. Il y a, certes, quelques données archaïques : par exemple, Mgr Devie, comme les conseillers du clergé de son temps, est opposé à l'usage du pantalon sous la soutane : est-ce par un souvenir encore cuisant des sans-culottes de la Révolution qui prônait le pantalon par opposition pour la culotte serrée au genou de la noblesse. Toujours est-il que dans le clergé le pantalon était suspect, on demeurait partisan de porter la culotte qui n'allait pas plus bas que le genou. Mais sur ce détail Mgr Devie n'insiste pas, et toute cette Correspondance, qui révèle bien sûr une société très différente de la nôtre, est remplie de conseils de sagesse dans un esprit de bienveillance au travers d'une riche expérience. Je cite un détail, qui a un côté cocasse si l'on veut, mais qui paraît éclairant sur l'auteur. Il arrive que Monsieur le curé soit invité au château. S'il a un vicaire, il est préférable, pour Mgr Devie, que le curé demande à être accompagné de son vicaire. Au château, on est reçu dans le salon avec la masse de la foule et d'autres invités éventuels, jusqu'au moment où un domestique vient annoncer : Madame est servie. A ce moment l'usage veut qu'on parte en cortège à la salle à manger, le châtelain partant en tête au bras de son épouse - le curé normalement suivant avec son vicaire -. Mais il peut arriver, dit Mgr Devie, que le châtelain, voulant honorer Monsieur le curé, lui offre de prendre le bras de son épouse, et, pour ne pas faire fi de la délicatesse marquée, l'évêque envisage que le curé puisse accepter. Belle largeur d'esprit, n'est-ce pas ? Par contre, il serait tout à fait inconvenant que le vicaire prenne le bras de la jeune fille de la maison.

On ne peut développer tout ce qu'il reste à dire sur Mgr Devie écrivain, mais je pense que, contrairement au caractère un peu revêché de son portrait, il était un homme remarquablement cultivé et agréable à fréquenter, comme l'indiquent d'ailleurs en plusieurs circonstances ses biographes.

Il reste un dernier paragraphe à ne pas omettre dans notre exposé.

Mgr Devie, constructeur de la cathédrale de Belley. Il l'avait trouvée dans l'état de vétusté que l'on sait, malgré les aménagements que M. Guillaumot, le curé de Belley, y avait apportés, surtout à l'intérieur. Mais l'ensemble était disparate et parfois branlant, et le tremblement de terre de 1822 n'avait rien arrangé.

Il ne semble pas, cependant, que Mgr Devie ait envisagé dès le début une reconstruction d'ensemble de la cathédrale. Il était surtout frappé par l'aspect vétuste de la façade donnant sur l'ancien cimetière, avec le clocher branlant qu'on y avait ajouté. Et dès 1824 il écrivait au ministre des cultes pour demander une subvention en vue de reconstruire façade et clocher. On se contentait de cela pour le moment. L'accord du gouvernement se fit attendre, le projet présenté par le premier archi-

te, un certain M. Collet, ne fut pas admis, L'affaire resta au point mort pendant près de dix ans. Enfin, après de nouvelles instances de l'évêque et sur les plans de l'architecte Chenavard, une subvention relativement importante fut accordée pour la réfection de la façade et du clocher. Ce fut une première tranche de travaux qui dura de 1835 à 1841. C'est au cours de ces travaux et des fondations très profondes qui furent nécessaires qu'on sortit des fragments de tombeaux et des restes d'un temple païen qu'au grand désespoir du savant M. Greppo, vicaire général, on enfouit de nouveau avec les fondations. On avait du moins pour la cathédrale une façade majestueuse et une tour solide capable de contenir plusieurs cloches. Le culte n'avait, pendant ce temps, pas été modifié dans la cathédrale. On s'était contenté de murer la première arcade de la nef, ce qui d'ailleurs s'avéra très nécessaire pour la solidité de l'édifice, on dut mettre des tirants en fer pour soutenir le centre de la nef et l'architecte fit un rapport alarmant d'où il ressortait qu'il fallait reconstruire la nef. De nouveau Mgr Devie repart en direction du ministère, et finalement en obtint sans trop de peine de pouvoir continuer : la deuxième tranche de travaux, intéressant la nef et le transept jusqu'au raccordement avec l'ancien chœur du XV^e siècle, se déroula de 1845 à 1851. Sauf pendant une assez courte période, la cathédrale resta utilisée pour le culte, grâce à un grand galandage placé devant le bord du transept pendant qu'on reconstruisait la nef, puis à l'entrée du chœur pendant qu'on s'occupait du transept, et d'ailleurs les fidèles avaient alors suffisamment de chapelles dans la ville pour suppléer, et pendant quelques mois ce fut la chapelle des Bernardines qui fut le centre de culte provisoire.

Enfin, en 1851, un an avant sa mort, Mgr Devie eut la satisfaction de voir sa cathédrale terminée et reconstruite pour l'essentiel et le 12 janvier 1851 c'est dans cette cathédrale qu'il consacra évêque son coadjuteur Mgr Chalandon qui devait lui succéder. Les peintures qu'on admire attendirent à plus tard : ce sont ses successeurs qui s'en occupèrent entre 1867 et 1878. Mais c'est à juste titre, du fait de son obstination à poursuivre l'effort entrepris, qu'on représente Mgr Devie avec à ses pieds ou dans ses mains la cathédrale qu'on considère comme son œuvre.

Quand il consacrait son coadjuteur, il avait encore un an et demi à vivre, mais avec des forces de plus en plus déclinantes. Avec l'énergie qui le caractérisait, il continua comme il le put son ministère, peut-être un peu trop, comme lorsqu'il voulut absolument, malgré les observations de son entourage, prêcher à la cathédrale le carême de 1852, il fallut le hisser dans la chaire qui était haute, et sa voix était trop cassée pour qu'il se fit bien entendre : on admira seulement son courage. Il tomba malade peu après et mourut le 25 juillet 1852, à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Mgr Devie est considéré à juste titre comme le fondateur du nouveau diocèse de Belley. En trente ans d'épiscopat, il l'avait doté d'institutions solides et efficaces d'envergure. De plus, son action et ses écrits pour la formation du clergé, les missions organisées dans les paroisses, d'autres initiatives encore, avaient donné à ce diocèse un dynamisme incontestable auquel le rayonnement du saint curé d'Ars, le martyr de Pierre Chanel, vinrent ajouter leur éclat, sans compter l'exemple de probité scientifique donné par l'abbé Gorini, petit curé de La Tranclière. Vers 1840, quand il est dans la force de son épiscopat, il était considéré par le gouvernement comme un des meilleurs évêques de France et on lui offrit le siège de l'archevêché de Reims, offre qu'il déclina, peu attiré () de s'élever à cette charge.

En tous cas, quand nous passons devant sa grande pierre tombale dans la chapelle de saint Anthelme de notre cathédrale, nous pouvons penser que notre Bugey et les pays de l'Ain lui doivent beaucoup.

Jean CHARBONNET †

Coron, un hameau de Belley dans les années 1930/40

Dans les années 30 Coron était un gros hameau de 140 habitants environ. Avec son école, son four, sa scierie, son menuisier et son charpentier, c'était une véritable cellule sociale, avec sa petite épicerie tenue par "Mémée Gaillard" et l'établissement horticole de la famille Excoffon.

On y vivait calmement, relayé au monde uniquement grâce au téléphone de la cabine tenue par la famille Riguët et par la "T.S.F." qu'on écoutait le soir, l'oreille collée au pavillon. On vivait avec le soleil : debout à quatre heures du matin, direction les écuries puis les terres qu'on rejoignait soit à pied, soit avec les attelages de bœufs ou de chevaux. Au retour, vers onze heures le matin, dix huit heures le soir, des conversations se nouaient sur le seuil des portes avec les ménagères, les voisins.

Les années 1934/1936 furent particulièrement marquantes. Deux clans s'étaient formés comme partout en France et qui provoquaient quelques âpres discussions : celui qui allait à la messe et celui qui n'y allait pas. Cette différence n'empêchait pas de passer les soirées chez les uns ou les autres en toute convivialité. Elles avaient lieu soit à la cave, soit à la cuisine, au cours de longues séances de "naillage" (on décortique les noix pour en extraire plus tard l'huile) ou de "débourrage" (action de déshabiller les "quenouilles" de maïs, pour ensuite les nouer par deux ou par trois selon la longueur des feuilles conservées) quenouilles ensuite suspendues sous les auvents. L'air et le vent amenaient cette récolte au séchage parfait.

Ainsi vivait Coron, juste avant la déclaration de guerre en 1939. Puis ce fut une totale transformation. La plupart des hommes furent mobilisés. Ne restèrent au hameau que les ménagères, les enfants et les retraités dont beaucoup étaient d'anciens combattants de la première guerre mondiale. Leur présence dans les foyers privés de main-d'œuvre fut reconfortante et efficace, particulièrement en octobre : cette année-